

JĘDRZEJ PAWLICKI

Université Adam Mickiewicz, Poznań

La trilogie du grand malentendu de Yasmina Khadra : implication plurielle des héros khadraïens

Au début du XXI^e siècle, Yasmina Khadra (pseudonyme littéraire de l'écrivain algérien Mohammed Moulessehoul) a publié une série de romans sur les régions conflictuelles du monde contemporain, connue sous le nom de la trilogie du grand malentendu¹. Dans *Les hirondelles de Kaboul*, *L'attentat* et *Les sirènes de Bagdad*, il a décrit les conditions propices au déclenchement de la violence et a analysé le phénomène du choc des cultures vécu par le monde arabo-musulman et l'Occident.

Khadra plonge son lecteur dans les régions marquées par une logique du combat : l'Afghanistan sous le règne des talibans, Israël agité par les antagonismes avec la Palestine et l'Irak au moment de l'invasion américaine. Pourtant, il s'abstient de présenter les grands événements historiques et focalise son attention sur les drames des individus déboussolés par l'intrusion des forces politiques, idéologiques et militaires. Ses héros se trouvent dans une situation qui génère des tensions identitaires et qui exige un positionnement clair et définitif. Interpellés par l'histoire, ils doivent y répondre, qu'ils en aient envie ou non. La trilogie du grand malentendu met en scène les individus qui essaient de retrouver leur chemin parmi les propositions idéologiques toujours inacceptables qu'offre l'histoire. Au contraire, elles demandent une adhérence et impliquent un certain esprit sectaire en dépit de l'implication identitaire plurielle. C'est là que réside le drame des héros khadraïens dont le choix, comme dans une tragédie antique, est toujours mauvais.

Les hirondelles de Kaboul est l'histoire de deux couples : Atiq Shaukat et sa femme Mussarat ainsi que Mohsen Ramat et son épouse Zunaira². Ils vivent à Kaboul qui devient une ville décomposée. Livrée à la

1 Le présent article est une version remaniée du chapitre VI : « Le tableau du XXI^e siècle : nouveaux enjeux du terrorisme » de ma thèse : *Les tensions identitaires, thématiques et formelles dans l'œuvre de Yasmina Khadra*. L'expression « la trilogie du grand malentendu » a été proposée par l'éditeur de Yasmina Khadra (Julliard).

2 Le destin des femmes afghanes est aussi évoqué dans un roman ultérieur aux *Hirondelles de Kaboul* dont les héros vivent le même enfermement que les personnages khadraïens, à

folie des talibans, la capitale afghane est un lieu désert : la désertification concerne aussi bien les terres que les esprits. La ville vit au rythme des lynchages et exécutions organisés par le pouvoir. Les loisirs sont interdits et les habitants condamnés au mutisme. Atiq et Mohsen déambulent dans les rues, tandis que leurs femmes restent enfermées dans leurs foyers à cause des lois imposées par le régime islamique. Les deux couples sont en train de vivre des crises conjugales. Atiq essaie de fuir la réalité et s'absente de la maison. Il refuse d'aider son épouse qui est affaiblie et malade. Mohsen n'est pas capable de défendre Zunaira contre les brimades infligées aux femmes par les talibans. Réduit à l'impuissance par la brutalité des pouvoirs, il passe ses journées au cimetière pour éviter Zunaira qui n'accepte pas la faiblesse de son mari : « Elle ne supporte plus son regard de chien battu, ni sa voix psalmodiante »³. Suite à la querelle des époux, Mohsen tombe et se heurte à une saillie dans le mur ce qui provoque sa mort. Le destin de Zunaira croise alors celui d'Atiq, geôlier à la prison de Kaboul. Accusée du meurtre de son mari, Zunaira est enfermée dans une cellule où elle attire l'attention du gardien admirant sa beauté. Bien qu'Atiq essaie de sauver la prisonnière, son projet échoue. Il tombe dans la folie, se met à traquer les femmes dans les rues dans l'espoir de retrouver Zunaira et s'effondre finalement sous les coups de la foule qui le lynche.

Le deuxième volet du cycle met en scène Amine Jaafari, Palestinien qui a accepté la nationalité israélienne et est devenu un chirurgien renommé. Sa vie bascule quand il apprend que sa femme Sihem a été l'auteur d'un attentat kamikaze au centre de Tel-Aviv. Rejeté par ses voisins et exposé à l'ostracisme, il se lance dans une enquête dont le but est de comprendre les mobiles de son épouse. C'est pourquoi Amine revient dans les lieux de son enfance et rencontre ses parents. Il découvre alors la misère de la population arabe et l'exclusion subie par les Palestiniens. Le héros de *L'attentat* se confronte au mouvement de la résistance qui avait recruté Sihem. Il rencontre son neveu Adel qui a introduit Sihem dans le réseau et suit les prêches du cheikh Morwan, principal idéologue du mouvement palestinien. Bien qu'Amine s'oppose à l'idéologie terroriste, il commence à compatir au malheur de ses compatriotes. Il reste pourtant fidèle à son credo de médecin qui choisit toujours la vie contre la mort et toute forme de violence. Son enquête est arrêtée par un attentat qui cible le cheikh Morwan. Amine observe le désordre provoqué par l'explosion de la voiture du cheikh et

savoir *Syngué sabour. Pierre de patience* d'Atiq Rahimi (Prix Goncourt 2008).

3 Y. Khadra, *Les hirondelles de Kaboul*, Paris, Pocket, 2002, p. 97.

meurt à la sortie de la mosquée, atteint par la déflagration.

Le cycle du grand malentendu se clôt avec le troisième volet qui évoque l'invasion de l'Irak par les États-Unis en mars 2003. Dans *Les sirènes de Bagdad*, Yasmina Khadra met en scène un petit village de la province irakienne – Kafr Karam. Le héros principal dont le lecteur ignore le nom est un jeune homme qui suit toutes les étapes de la guerre jusqu'à rejoindre les rangs de la résistance irakienne. L'occupation de l'Irak met terme à ses projets : il doit quitter l'université de Bagdad et revenir à Kafr Karam où il est témoin des bavures de l'armée américaine. Après la descente des soldats dans sa maison, il décide de partir encore une fois pour la capitale afin de rallier le réseau animé par son cousin Sayed. Poussé par un désir de vengeance, le héros accepte une mission suicidaire qui consiste à transporter dans son corps une toxine qui provoquera une épidémie à Londres et se propagera à l'Occident. C'est pourquoi il est envoyé à Beyrouth dans la clinique du professeur Ghany qui le prépare à l'attentat par une série de piqûres. Le jeune militant rencontre dans la capitale libanaise le docteur Jalal, un intellectuel arabe qui avait autrefois enseigné dans des universités en Europe, mais qui s'est rapproché du milieu islamiste. Faute de considération du monde intellectuel européen, il a choisi de dénoncer « le racisme intellectuel sévissant au niveau des chapelles bien-pensantes de l'Occident »⁴. Les entretiens avec le docteur Jalal sensibilisent le héros des *Sirènes de Bagdad* à la question du choc des cultures et de l'incompréhension de l'Orient par le monde occidental. Malgré son attitude hostile envers l'Europe, le docteur Jalal essaie de dissuader le jeune homme de sa mission suicidaire qui provoquerait de grands dégâts. Ce dernier refuse de monter dans l'avion à destination de Londres et se rend aux militants islamistes.

Les romans qui composent la trilogie du grand malentendu se réfèrent aux régions qui constituent l'un des enjeux les plus importants pour la communauté internationale. L'Irak, l'Afghanistan et la Palestine sont des lieux où se croisent les intérêts de la civilisation orientale et occidentale, où s'affrontent la force militaire des institutions et la résistance des populations. Les fictions khadraiennes sont ancrées dans la réalité contemporaine, elles mettent en scène le décor que le lecteur connaît grâce à la diffusion d'informations massive et rapide. Le recours au récit fictif en dépit d'une analyse historique s'explique paradoxalement par l'actualité des problèmes abordés par l'écrivain. L'étude historique échoue à cause de

4 Y. Khadra, *Les Sirènes de Bagdad*, Paris, Pocket, 2006, p. 13.

l'absence de recul temporel et laisse la place à la littérature qui prend en charge la description des régions incendiées du globe au début du XXI^e siècle⁵. Il s'ensuit la question des relations entre référentialité et invention. Dans les textes de fiction, la stratégie la plus répandue consiste en la contamination de l'univers fictif par les éléments référentiels (historiques, géographiques ou temporels), en l'introduction de ces éléments dans un univers qui est globalement inventé⁶.

Il en est ainsi du cycle romanesque de Yasmina Khadra qui met en scène une réalité fictive, mais contaminée par les éléments référentiels qui renvoient au monde de ce début du XXI^e siècle. Le cadre temporel des trois romans ne permet pas de définir exactement le moment de leur action. Il s'agit plutôt de présenter une époque de troubles, une période de transition marquée par les conflits politiques et les malentendus culturels et ethniques, qu'un épisode choisi de l'histoire contemporaine. Le règne des talibans en Afghanistan concerne les années 1994-2001, le conflit israélo-palestinien est un phénomène permanent et l'occupation de l'Irak embrasse la période entre 2003 et 2011. Les rares indices temporels dans les fictions khadriennes servent à esquisser le cadre, ils ne se réfèrent pas aux dates précises, mais évoquent des événements susceptibles de situer l'action dans un temps plus ou moins défini. Au moment de son installation à Beyrouth, le héros des *Sirènes de Bagdad* rappelle le meurtre de l'ancien Premier ministre Rafic Hariri qui a eu lieu il y a un an. Il s'en suit que le dernier épisode du roman, le séjour libanais du héros, se déroule en 2006, Rafic Hariri étant assassiné en février 2005.

Le héros mentionne aussi le siège de Falloudja, ville située à l'ouest de Bagdad qui est devenue le centre de la résistance contre l'armée américaine :

La nuit était tombée depuis un bon bout de temps, et on suivait les informations sur Al Jazeera. Le présentateur du JT nous emmenait du côté de Falloudja où des batailles opposaient l'armée irakienne, renforcée par les troupes américaines, à la résistance populaire. La ville assiégée s'était jurée de rendre l'âme plutôt que de déposer les armes. Défigurée, enfumée, elle se battait avec une touchante pugnacité. On parlait de centaines de morts, en majorité des femmes et des enfants. Dans le café, un silence sépulcral taraudait les cœurs. On assistait, impuissants, à une véritable boucherie ; d'un côté des soldats suréquipés, appuyés par des chars,

5 L. Kadari, *De l'utopie totalitaire aux œuvres de Yasmina Khadra, approches des violences intégristes*, Paris, L'Harmattan, 2007, p. 144.

6 J.-M. Schaeffer, *Pourquoi la fiction ?*, Paris, Seuil, 1999, p. 142.

des drones et des hélicos, de l'autre une populace livrée à elle-même, prise en otage par une cohorte de « rebelles » déguenillés et affamés qui détalait tous azimuts, armés de fusils et de lance-roquettes crasseux⁷.

La bataille de Falloudja s'est déroulée en 2004. Son évocation est l'un des indices temporels les plus importants dans le roman. Le siège de la ville a été un moment décisif de la guerre. Suite aux combats avec les résistants, l'image de l'armée américaine s'est effondrée et Falloudja est vite devenue une légende pour le peuple irakien⁸. Le narrateur insiste sur le rôle des photos diffusées par la chaîne Al Jazeera : les images de la population civile prise en otage par une puissante armée ont contribué à l'éveil des sentiments nationaux chez les habitants de Kafr Karam et de tout le pays. Le journal télévisé montre une ville plongée dans le chaos et noircie de fumée. Il présente la misère environnante, des lieux malpropres et des gens vêtus de haillons qui ébranlent les spectateurs. Malgré le manque de matériaux, les rebelles font face à l'envahisseur dont l'équipement est même supérieur à ses besoins. L'installation d'un poste de télévision dans le café de Kafr Karam s'est avérée un acte subversif. Elle a mis les habitants d'une bourgade de province au cœur des événements et leur a rendu leur conscience nationale. C'est pourquoi l'évocation de Falloudja est un élément référentiel significatif. Elle souligne le tournant dans la guerre et marque le moment où la population civile bascule du côté de la résistance contre les occupants.

La stratégie narrative de Yasmina Khadra consiste en montrer les événements référentiels qui participent à la création d'une réalité propice au déclenchement de la violence. Les fictions khadraïennes sont contaminées par les événements réels dont le but est de mettre en relief les facteurs qui contribuent au basculement dans le sang. Les rares indices temporels dans la trilogie du grand malentendu fournissent un cadre général que l'écrivain remplit avec les événements fictifs pour créer une situation favorable au développement du terrorisme. Ainsi Yasmina Khadra décrit-il les conditions nécessaires à la naissance du fanatisme et du fondamentalisme. D'où le choix des trois décors qui se prêtent le mieux à un tel exercice : occupation

7 Y. Khadra, *Les sirènes de Bagdad*, op. cit., p. 85-86.

8 Le siège de Falloudja a coûté la vie à 800 civils, 1200 résistants et 100 soldats sans que les Américains aient atteint leurs objectifs militaires. L'opération était la bataille la plus difficile que les forces américaines aient livrée depuis les combats au Viet Nam en 1968 pour prendre la ville de Hué (M. Zawadzki, *Nowy wspianaly Irak*, Warszawa, Wydawnictwo W.A.B., 2012, p. 46-47).

de l'Irak, exclusion subie par les Palestiniens en Israël et règne des talibans en Afghanistan. L'écrivain esquisse le contexte spatial et temporel réel pour se concentrer ensuite sur le romanesque qui traduit la genèse du terrorisme.

Le parcours du futur terroriste ressemble à une descente en abîme. C'est une suite d'événements et de circonstances qui aboutissent inévitablement à la violence et à la mort. Dans la trilogie du grand malentendu, la décision de rejoindre une organisation fondamentaliste est due au mépris éprouvé et au désir de vengeance. La femme-kamikaze de *L'attentat* et le héros des *Sirènes de Bagdad* suivent ce schéma. Le cas de ce dernier est d'autant plus exemplaire que le lecteur ignore son nom : il s'agit d'un garçon-modèle qui représente toute une génération de la jeunesse irakienne condamnée à l'usage de la violence⁹.

La structure romanesque de *L'attentat* est basée sur l'enquête d'Amine qui veut comprendre le comportement de sa femme devenue terroriste. Amine lance son investigation après la découverte d'une lettre d'adieu signée par Sihem :

*À quoi sert le bonheur quand il n'est pas partagé, Amine, mon amour ?
Mes joies s'éteignaient chaque fois que les tiennes ne suivaient pas. Tu voulais des
enfants. Je voulais les mériter. Aucun enfant n'est tout à fait à l'abri s'il n'a pas de
patrie... Ne m'en veux pas.
Sihem¹⁰.*

Le message est une expression de l'« esprit terroriste » qui apprécie le collectif en dépit de l'individuel. Sihem n'est pas capable de vivre son bonheur quotidien à cause de la conscience des souffrances vécues par son peuple. La peine de ses compatriotes est un obstacle pour son épanouissement. La femme d'Amine souligne que le seul moyen de mériter son bien-être est de le vivre au sein de sa communauté. Avoir une patrie devient une condition nécessaire pour l'éducation des enfants. L'acte de la femme-kamikaze met en relief la situation des Palestiniens qui ne peuvent ni élever leurs enfants, ni se développer.

⁹ La visée de Yasmina Khadra était encore plus générale. L'absence de nom du héros principal indique le caractère humain et universel de toute forme de violence : « Je ne voulais pas donner un nom arabe à la violence, car elle est partout, elle est humaine » (Y. Khadra, « Aller au commencement du malentendu », propos recueillis par Christine Rousseau, *Le Monde des livres* du 29 septembre 2006, p. 12).

¹⁰ Y. Khadra, *L'attentat*, Paris, Julliard, 2005, p. 76 (en italique dans le texte).

Comprendre sa femme devient une obsession pour Amine qui relit incessamment la lettre de son épouse. Bien qu'il soit confronté à la misère de ses compatriotes, il refuse d'accepter les arguments de Sihem. Dans ses entretiens avec un responsable du mouvement palestinien, Amine se définit surtout en tant que médecin et non en tant que membre d'une communauté ethnique ou culturelle. La mort suicidaire de sa femme l'a ébranlé, l'a mis dans une situation qui sollicite une prise de position. Pour le représentant du réseau clandestin, il faut choisir entre la résistance et la collaboration, tandis qu'Amine conteste la nécessité du choix binaire. « Ce qui est l'ennemi pour toi, pour moi est un patient »¹¹, déclare-t-il au résistant et rajoute dans ses pensées qu'il ne s'est jamais senti impliqué dans le combat.

Ainsi Amine renonce à suivre la voie de Sihem. Malgré la conscience des souffrances des siens et la mise en cause de son identité, le héros de *L'attentat* réussit à la garder intacte¹². La profession de médecin est une occupation qui permet à Amine d'échapper à la logique duelle. Elle crée un espace qui sert à se soustraire à l'influence de l'idéologie. Pourtant, cet espace n'existe pas, il est un lieu impossible, une utopie. Tout en refusant de rejoindre les rangs des rebelles, Amine poursuit sa quête au sein du peuple palestinien et trouve la mort dans un attentat absurde dont il n'est pas la cible. Il s'en suit que le système d'opposition binaire exclut tous ceux qui ne l'acceptent pas. Le projet utopique de créer un espace incompatible avec la logique du combat permet seulement de rester soi-même et non de survivre.

Le jeune héros des *Sirènes de Bagdad* ne peut pas construire un tel espace. Il abandonne ses études et quitte la capitale à cause de l'occupation du pays par l'armée étrangère. Après le retour dans son village natal, il est témoin d'une série de bavures des soldats et observe les humiliations de la population. Tout d'abord, il assiste à la mort de Souleyman, fils du ferronnier de Kafr Karam et malade mental. Souleyman est mitraillé par un soldat américain qui ne comprend pas son comportement et le soupçonne d'être bourré d'explosifs. Sa mort est le premier signe de l'intrusion de la guerre dans le village. Jusque-là ses habitants espéraient se cacher dans leur

11 *Ibidem*, p. 169.

12 Le sens de la complexité du docteur Amine Jaafari ressemble à celui dont Albert Camus a fait preuve dans ses interventions sur la guerre de libération nationale en Algérie. Yasmina Khadra a prêté à son personnage la même volonté de rester le plus longtemps possible du côté de l'humanité universelle au lieu de rejoindre l'un des côtés du conflit. Sur Albert Camus et la guerre d'Algérie voir: J. Guérin, « Camus et la guerre d'Algérie. Témoignage, journalisme et fiction » dans T. Augais, M. Hilsun, C. Michel (éd.), *Écrire et publier la guerre d'Algérie : de l'urgence aux résurgences*, Paris, Éditions Kimé, 2011, p. 127-138.

bled et échapper à la violence grâce à leur isolement. Pourtant, le malheur s'installe à Kafr Karam avec la poursuite des combats. Le héros khadraïen est ensuite témoin du massacre des invités de noce, tués par un missile lancé par méprise. La mort de dix-sept personnes est pour lui une épreuve décisive : « On ne passe pas de la liesse au deuil sur un vulgaire claquement de doigts. La vie n'est pas un tour de passe-passe, même si souvent, elle ne tient qu'à un fil »¹³. Ému par la souffrance de son peuple, le jeune homme commence à éprouver le désir de vengeance qui atteint son apogée après la perquisition faite par les soldats américains dans sa maison. La descente brutale des militaires provoque la chute de son père qui tombe et perd ses habits. Le fils voit alors le sexe de son géniteur ce qui est le plus grand sacrilège pour un Bédouin. Cet incident est un pas irréversible qui le contraint à venger l'honneur de la famille. Le même soir, il fait ses adieux et quitte Kafr Karam pour intégrer la cellule de la résistance à Bagdad.

La perquisition est l'étape finale d'un long processus de l'invasion de l'univers des *Sirènes de Bagdad* par la réalité de la guerre. L'incompréhension de la culture arabe par les soldats est à la source de la résolution du héros de rejoindre le mouvement fondamentaliste. Face à la force aveugle de l'armée étrangère, il choisit un camp adverse mais dont l'aveuglement est le même. Il s'agit de répondre à la brutalité par un acte encore plus cruel et plus spectaculaire. Yasmina Khadra montre qu'on ne naît pas terroriste mais qu'on le devient. Pourtant, la trilogie du grand malentendu n'est pas une justification du terrorisme, beaucoup s'en faut. Elle propose un diagnostic selon lequel les actes terroristes dans le monde arabe sont dus à l'humiliation dont la gravité n'est pas accessible à la mentalité occidentale¹⁴. Dans la vision romanesque de Yasmina Khadra, le terroriste éprouve de fortes émotions accompagnées du sentiment de l'outrage qui est la cause principale des hostilités contre l'Occident. Ainsi l'incapacité de comprendre la mentalité et la culture arabes contribue au développement de la violence¹⁵.

13 Y. Khadra, *Les sirènes de Bagdad*, op. cit., p. 109.

14 D. Garand, « Que peut la fiction ? Yasmina Khadra, le terrorisme et le conflit israélo-palestinien », *Études françaises*, vol. 44, 1/2008, p. 46.

15 Comme le soulignent les chercheurs, ce manque de reconnaissance et la politique maladroite des États-Unis en Irak ont provoqué la montée du terrorisme. Les auteurs des attentats à Madrid en mars 2004 et à Londres en juillet 2005 ont justifié leurs actes par la volonté de venger le peuple irakien. Voir : J. Danecki, « Jak się rodzi terroryzm? Z doświadczeń interwencji USA w Iraku », dans A. Abbas (éd.) *Nowy Irak w perspektywie budowania demokratycznego państwa federacyjnego*, Poznań, Université Adam

Yasmina Khadra appelle à la connaissance mutuelle des cultures. Il voit les prémices de la solution dans la coopération de l'Occident avec les élites du monde arabe¹⁶. D'où son choix des héros de la trilogie du grand malentendu : Amine Jaafari est un chirurgien prestigieux de Tel-Aviv et le jeune Bédouin des *Sirènes de Bagdad* – un étudiant. Pourtant, ils ne trouvent pas de soutien dans leurs efforts. Ils sont mis dans une situation de tensions identitaires. Incompris et déçus, les héros khadraïens sont condamnés d'avance à la mort. Ils n'ont de place ni dans leurs communautés d'origine, ni dans le monde créé par les représentants d'une autre culture. Leurs périples initiatiques conduisent à la fin incontournable qu'est l'anéantissement. C'est pourquoi *L'attentat* et *Les sirènes de Bagdad* s'ouvrent par les séquences qui anticipent la solution tragique et précèdent la mort des héros¹⁷. Le récit est ainsi mis en marche, il mène le lecteur au dénouement inéluctable. Amine est transformé en apatride. Il en est de même pour le jeune terroriste qui ne peut pas revenir à Kafr Karam à cause d'un tabou brisé. Le sacrilège le met en dehors de la communauté qu'il ne réintégrera plus. Le seul destin qui l'attend est celui de terroriste suicidaire.

L'espace dans la trilogie du grand malentendu déclenche la violence. Il est clos et contraignant, il ne laisse pas de liberté aux personnages qui déambulent dans les rues des grandes villes. La description des terres afghanes ouvre *Les hirondelles de Kaboul* :

Au diable vauvert, une tornade déploie sa robe à falbalas dans la danse grand-guignolesque d'une sorcière en transe ; son hystérie ne parvient même pas à épousseter les deux palmiers calcifiés dressés dans le ciel comme les bras d'un supplicé. Une chaleur caniculaire a résorbé les hypothétiques bouffées d'air que la

Mickiewicz, 2006, p. 167.

16 Voir par exemple l'interview de l'écrivain dans la presse polonaise où il sollicite l'attention des hommes politiques européens et leur demande de soutenir les élites arabes capables de s'opposer à l'intégrisme : Y. Khadra, « Zachodzie, zrozum nas », propos recueillis par Paweł Smoleński, *Gazeta Wyborcza* du 21 mai 2006.

17 L'ouverture des *Sirènes de Bagdad* ressemble à celle de *La condition humaine* d'André Malraux. Les deux écrivains mettent en scène les héros exposés à l'angoisse avant de se préparer à un acte terroriste. Le narrateur du roman khadraïen et Tchen du récit de Malraux se détachent progressivement du monde extérieur et plongent dans une espèce d'hébétude face aux gens qui continuent de vivre. Ils observent la vie nocturne de la ville dont ils ne perçoivent que quelques bruits et lumières : « Déjà, les lumières et les enseignes au néon se donnent en spectacle. Dans le slalom des phares, les grosses cylindrées se prennent pour des coups de génie » (*Les sirènes de Bagdad*, p. 8) ; « La vague de vacarme retomba : quelque embarras de voitures (il y avait encore des embarras de voitures, là-bas, dans le monde des hommes...) » (A. Malraux, *La condition humaine*, Paris, Gallimard, 2002, p. 9).

nuit, dans la débâcle de sa retraite, avait omis d'emporter. Depuis la fin de la matinée, pas un rapace n'a rassemblé assez de motivation pour survoler ses proies. Les bergers, qui, d'habitude, poussaient leurs maigres troupeaux jusqu'au pied des collines, ont disparu. À des lieux à la ronde, hormis les quelques sentinelles tapies dans leurs miradors rudimentaires, pas âme qui vive. Un silence mortel accompagne la dérélition à perte de vue¹⁸.

Le narrateur insiste sur la dureté du paysage aride et étouffant. L'Afghanistan est un lieu isolé, oublié de Dieu et des hommes. Il s'agit d'un espace hanté, agité par les ouragans de sable que rien n'arrête. La monotonie de la plaine est rompue seulement par les postes d'observation, installés à l'entrée de la capitale. Kaboul est placée au milieu du désert qui s'infiltré progressivement à l'intérieur de la ville et de l'esprit de ses habitants. Privés de secours divin, ils sont exposés à la chaleur et étouffent. Rien ne brise le silence mortel et oppressant qui s'étend autour de la ville. L'isolement est complet au sens propre et figuré du terme : les héros du roman sont condamnés à la claustration, ils ne peuvent pas échapper à leur destin.

Le prologue des *Hirondelles de Kaboul* souligne une certaine violence inhérente au paysage afghan, fournaise et terre hostile aux hommes. La tornade s'y déploie avec colère pour ne rien épargner. Il n'est donc pas étonnant que les héros khadraïens cherchent un espace plus favorable qui leur permettrait de se soustraire à la fatalité. Atiq le trouve dans la prison qui accueille Zunaira et devient ainsi un lieu propice au développement des sentiments. Il essaie de fuir l'espace qui fabrique des bourreaux. Face à la chaleur étouffante de la ville, Atiq revient à la geôle pour retrouver son calme. La prison adoucit la canicule de Kaboul. La présence de Zunaira transforme le cachot en un lieu de révélation où Atiq subit une espèce d'ivresse. Fasciné par la beauté de la prisonnière, le geôlier se met à rêver, à faire des projets. L'espace de la prison devient paradoxalement bienveillant, parce qu'il permet au héros de soulager l'emprise du présent et de quitter les places arides et ensoleillées de la capitale. L'ombre et l'humidité du cachot sont des éléments liés à la féminité¹⁹. Ils enveloppent Atiq dans une atmosphère de douceur qui apaise ses tourments : « Atiq est sidéré par la sérénité de la détenue, ne croit pas la quiétude capable de mieux se mettre en évidence ailleurs que sur ce visage limpide et beau comme une eau de

18 Y. Khadra, *Les hirondelles de Kaboul*, op. cit., p. 7.

19 Voir G. Bachelard, *L'eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*, Paris, Librairie José Corti, 1942.

source »²⁰. Le visage pur et calme de Zunaira ressemble à la fraîcheur d'une source d'eau. Le narrateur souligne que ses mains sont transparentes et fines et que l'ombre de son corps devient un beau paysage sur le mur qui lui sert de toile. La féminité est pour le gardien-spectateur une possibilité de fuir la réalité et de s'immerger dans le bonheur comme on se baigne dans l'eau qui évoque le bonheur. Ce rôle particulier attribué aux personnages féminins dans la trilogie du grand malentendu est visible aussi dans les deux textes qui complètent le cycle romanesque de Yasmina Khadra, à savoir *Frenchy* et *L'équation africaine*.

Frenchy met en scène un couple français qui vit à Hornflat, village situé au Texas²¹. Marc et Florence Duchêne possèdent une épicerie avec des spécialités françaises et s'intègrent bien à la population locale. Leur situation dégénère au moment où la France refuse de se joindre aux États-Unis et d'envahir l'Irak. La montée des sentiments nationaux dans une Amérique sous la présidence de George W. Bush expose les *Frenchies* à la colère populaire, renforcée par la fierté et le chauvinisme des vétérans qui habitent à Hornflat. Soutenus par quelques amis, les Duchêne essaient d'y faire face, mais décident de partir du Texas quand leur fille est mise en danger. Ils quittent Hornflat et poursuivent leur *american dream* ailleurs.

Frenchy s'inscrit dans la trilogie du grand malentendu non seulement par son thème fort politique, mais aussi par le traitement des relations entre les hommes et les femmes. Marc essaie d'aider et de protéger sa femme qui subit des états dépressifs suite au choc vécu par un hold-up dans une banque dont elle a été témoin. À l'instar du docteur Amine Jaafari, Marc Duchêne cherche à comprendre son épouse exposée à une crise grave. La trame narrative de *L'équation africaine* est analogue à celle de *L'attentat*. Le docteur Kurt Krausman de Francfort est déstabilisé par la mort suicidaire de sa femme Jessica. Faute de pouvoir comprendre les mobiles de son épouse,

20 Y. Khadra, *Les hirondelles de Kaboul*, *op. cit.*, p. 114.

21 Selon certains critiques, *Frenchy* est un roman de Yasmina Khadra publié sous le pseudonyme de Benjamin Cros (M. Aissaoui, « On a retrouvé leurs romans cachés », *Le Figaro Littéraire* du 26 février 2009, p. 3). L'écrivain explique cette publication par la volonté de prouver son talent face aux reproches concernant son statut de l'ancien militaire et de montrer l'existence d'un prétendu complot littéraire organisé contre lui : « J'ai aussi publié deux romans dans les années 2000, l'un en France sous un pseudonyme occidental qui passa inaperçu, l'autre sous un nom d'emprunt européen qui fit le tour du monde et se vendit beaucoup plus que l'ensemble de mes romans » (Y. Khadra, *Qui êtes-vous Monsieur Khadra ? Entretien avec Youcef Merahi*, Alger, Éditions Sedia, 2007, p. 18). Khadra refuse de révéler les détails concernant ce deuxième texte.

il accepte l'invitation de son ami Hans Makkenroth qui part pour les Comores. Leur voilier est attaqué par des pirates à la hauteur de la Somalie. Pris en otage, Kurt traverse l'Afrique avec un groupe de terroristes. Il découvre la misère de la Somalie et du Soudan, mais aussi la dignité et la fierté de leurs peuples. Après son évasion, Kurt tombe sur le docteur Elena Juarez qui mène une campagne de vaccination dans les bourgades du Darfour. Elle l'initie aux problèmes de l'Afrique et le sensibilise au sort de ses habitants. Une fois revenu en Europe, Kurt décide de quitter finalement le Vieux Continent pour se joindre à Elena au Soudan. La terre africaine signifie pour lui l'espoir d'un nouveau début.

Il n'est pas le seul à souligner combien il doit aux femmes. Il en est ainsi de Hans Makkenroth, veuf et ami du héros principal qui avait aussi perdu son épouse. Kurt Krausman est obsédé par le souvenir de sa femme même au cœur de la geôle somalienne :

Bien sûr, Jessica est partout ; je distingue son parfum dans les relents de ma geôle, reconnais le friselis de sa robe dans les bruissements alentour ; je me languis d'elle au milieu de ces ténèbres en train d'inféoder mes pensées. Son absence me dénude, m'appauvrit, me mutile ; et là, contre cette maudite lucarne aux barreaux brûlants, face à cette nuit que rien ne raconte et à laquelle les rochers et les hommes tournent le dos, je me fais la promesse, la promesse solennelle, aussi inflexible qu'un serment, de ne pas fléchir et, quoi qu'il advienne, de m'en sortir et de retrouver une à une mes villes et mes rues, mes gens et mes chants²².

Malgré la disparition de la personne aimée, Kurt ne veut pas changer. Le souvenir de Jessica lui permet d'être fidèle à ses engagements et à sa vision du monde. Bien qu'elle ne soit plus là, Jessica reste présente dans le cachot africain de son mari. Son parfum dissipe les relents de la cellule et l'image de sa robe envahit la prison. Il s'agit d'un friselis, d'un doux mouvement et d'un murmure qui s'oppose à la dureté de l'espace carcéral. Le rappel de la femme aimée comble le vide. Si le cachot de Kurt est une cave creusée dans une roche, il est transformé par l'évocation de Jessica qui permet au héros d'appivoiser ce lieu malveillant. La vacuité de la place est remplie de la lumière de la femme. Les pensées de Kurt résistent aux ténèbres qui l'envahissent grâce à cette absence-présence de son épouse. Bien que Jessica ait mis terme à leur amour, le héros décide de rester loyal, de ne pas renoncer à ses principes. Il trouve sa force dans l'évocation sensuelle de la femme.

22 Y. Khadra, *L'équation africaine*, Paris, Julliard, 2011, p. 115.

Après le retour en Europe, le souvenir de Jessica ne cesse pas de hanter Kurt. Pourtant, au visage de sa femme décédée, il oppose celui d'Elena qui l'attend au Darfour. Il est celui de l'Afrique, du bonheur et de l'espoir. Lorsqu'il évoque son retour en Afrique, Kurt souligne son aveuglement et constate qu'il puise sa force encore une fois dans la beauté et la sensibilité de la femme.

Certes, les hommes dans les fictions khadraïennes soulignent la nécessité d'une relation sentimentale avec les femmes pour réussir dans la vie et vantent la force et la beauté féminines. Pourtant, il n'en reste pas moins vrai que les rapports des héros de Yasmina Khadra avec les femmes sont perturbés, que les hommes ont des difficultés à comprendre leurs épouses et amantes. Amine Jaafari de *L'attentat* et Kurt Krausman de *L'équation africaine* sont ébranlés par les suicides de leurs femmes qu'ils ne savent pas expliquer. Il s'avère que Sihem et Jessica ont renoncé au luxe qui leur était offert par les maris, qu'elles étaient mal à l'aise dans le petit bonheur quotidien construit par les hommes. Les personnages masculins enferment les femmes dans une bulle de cristal. Dans *Frenchy*, Marc Duchêne essaie d'épargner à son épouse les images d'une Amérique mise en colère par l'attitude pacifiste de la France, tandis qu'elle s'impatiente d'y faire face : « Je ne suis plus Florence. Je suis la France »²³, constate-t-elle. Mohsen, héros des *Hirondelles de Kaboul* est faible parce qu'il n'arrive pas à offrir à sa femme Zunaira les possibilités de se développer et de s'émanciper dans une société régie par les talibans.

Cette incapacité de comprendre les femmes met en relief les difficultés à assumer le choix du pseudonyme féminin par l'écrivain qu'il l'explique par la volonté de rendre hommage au courage des femmes, surtout celles d'Algérie. Pourtant, ce choix était dicté avant tout par le besoin de signer un contrat avec un éditeur français au moment où Yasmina Khadra restait dans l'anonymat, alors que le projet d'apprécier la force morale des femmes s'y est greffé ultérieurement. Il s'en suit un double enjeu de la production romanesque de l'auteur, visible aussi au niveau idéologique du cycle en question. Les romans qui composent la trilogie du grand malentendu et les deux récits qui la complètent sont destinés au lecteur européen. Ils constituent un appel lancé aux élites culturelles et politiques de l'Occident de soutenir les élites du monde arabe, susceptibles d'arrêter le développement de l'intégrisme religieux et ethnique²⁴. Tel est l'enjeu

23 B. Cros, *Frenchy*, Paris, Fayard, 2004, p. 232.

24 Selon Yasmina Khadra, *L'équation africaine*, ajouté comme dernier livre au cycle sur le

idéologique manifeste du cycle, défini par l'écrivain lui-même. Cependant, à lire attentivement tous les romans de cet ensemble thématique dans l'œuvre khadraïenne, on ne peut ne pas remarquer qu'il est doublé d'un autre enjeu idéologique, implicite et plus personnel.

Compte tenu de l'accueil mitigé de Yasmina Khadra par les milieux intellectuels en France, qui ont mal vu son engagement militaire dans la guerre civile algérienne, les récits sur le choc des cultures sont une tentative de s'adapter à la *doxa* idéologique européenne. Dans *Les sirènes de Bagdad* ou *Frenchy*, l'écrivain décrit les conséquences néfastes de l'invasion américaine sur l'Irak à laquelle s'étaient opposées aussi bien la société que les élites françaises. Yasmina Khadra s'inscrit ainsi dans le courant antimilitaire européen, tout en restant fidèle à sa vocation d'écrivain arabe. Il en résulte que le cycle du grand malentendu est fonctionnel sur deux plans. Tout d'abord, il permet à Yasmina Khadra de souligner la dignité des peuples arabes. Il sert à dénoncer l'emploi de la force au lieu de choisir la compréhension entre les cultures. Il introduit ensuite l'œuvre khadraïenne au sein de la production littéraire susceptible d'attirer l'attention des critiques et des jurys de prix littéraires. D'où le rôle important de *Frenchy*, roman par lequel Yasmina Khadra a essayé de prouver que le mérite se gagne en fonction du positionnement politique de l'écrivain.

Frenchy est une œuvre hautement politisée qui dénonce le conservatisme et le militarisme répandus au sud des États-Unis et incarnés par les trois personnages : John Archibald, Brad Armstrong et Steve Sallsberry. Vétéran de la guerre du Golfe, John Archibald est revenu du désert d'Arabie avec les doigts amputés. Il s'était engagé dans l'armée à cause de l'échec de son groupe de musique. Après le retour au Texas, il a perdu sa bonhomie. Le narrateur le présente en tant que brute qui maltraite les femmes. Brad Armstrong est soupçonné d'avoir tué un enfant noir dont le cadavre avait été retrouvé au bord de l'étang dans les environs de Hornflat. Faute de preuves, il a été relâché. Brad se distingue par son corps entièrement tatoué et un béret vert aplati contre la tempe à l'instar d'un Rambo de province. Steve Sallsberry interdit à sa petite amie Betty de travailler dans l'épicerie française de Marc Duchêne. Il la terrorise avec un

dialogue de l'Orient et de l'Occident, s'inscrit à l'ensemble grâce à la juxtaposition des mentalités africaine et européenne : « Ce n'est pas seulement un livre sur la piraterie. C'est une approche intellectuelle ou philosophique de la notion de la mort en Occident et en Afrique. La piraterie, c'est pratiquement un instrument qui va nous conduire à cette réflexion-là » (citation d'après M. F. Bornais, « Lutter contre la mort », *Le Journal de Montréal* du 17 septembre 2011, p. 102).

revolver et néglige l'éducation du fils de Betty, Kevin. Steve abuse de l'alcool et se joint à la bande de John et Brad qui persécutent le couple Duchêne.

Aux trois brutes de Hornflat, Yasmina Khadra oppose Tony Fox qui doit sa retenue non seulement aux horreurs vécues au Vietnam, mais aussi au fait qu'il est marié à une Française. Il est un personnage introduit dans la trame narrative pour constituer un contrepoint à la société américaine obsédée par la vision de la guerre avec l'Irak. Il explique son attitude dans un dialogue avec Marc Duchêne :

Si, je suis américain. Je porte l'honneur et l'opprobre des miens. Lorsque j'ai vu ces bandes de tarés déferler sur l'avenue en brailant toutes sortes d'insanités, j'ai eu la nausée. Je n'ai jamais aimé les réactions en chaîne. Dans ces moments-là, on perd ses repères. On n'obéit plus à la raison et on se rue aveuglément dans une logique de régression²⁵.

Tony incarne une Amérique dont rêvent les Européens : plus libérale et moins militaire. Sa modération résulte aussi de sa traversée de l'Europe à l'époque hippie quand il essayait d'oublier la guerre au Vietnam. Il a traversé en Harley Davidson le Portugal et l'Espagne pour échouer dans un village de Provence où il a rencontré Amélie, sa future épouse. L'intelligence et la pondération de Tony l'opposent à la masse des habitants de Hornflat qui soutiennent sans réserve la politique du gouvernement américain.

Le couple Duchêne est soutenu aussi par Eva Browning, personnalité locale connue pour ses nombreux engagements dans les mouvements de protestation et la création de l'unique association caritative de la ville. Propriétaire d'un salon de beauté et femme émancipée, elle s'applique à choquer les habitants conservateurs de Hornflat. Bien qu'elle soit présentée en tant que personne dont les engagements résultent des convictions personnelles et du besoin d'épater les bourgeois, le dispositif idéologique dans *Frenchy* sert à opposer le chauvinisme des habitants du sud américain à la solidarité d'une poignée d'hommes et femmes qui veulent aider les Duchêne.

Dans la vision romanesque de Yasmina Khadra, la discussion sur l'invasion de l'Irak par les troupes américaines est un élément crucial du dialogue entre le monde oriental et occidental. S'il est vrai que le monde arabe fait partie du Sud global dont la mémoire est blessée par les bavures

25 B. Cros, *Frenchy*, op. cit., p. 87.

de la civilisation occidentale²⁶, le cycle du grand malentendu est une analyse des causes de la haine de l'Occident dans les sociétés arabes. Elle est amorcée dans *Les sirènes de Bagdad* où le jeune héros qui se prépare à l'attentat suicidaire est témoin d'une discussion du docteur Jalal, intellectuel arabe déçu par l'intelligentsia occidentale, avec le romancier et son ancien ami Mohammed Seen. Ce dernier reproche à Jalal d'avoir rejoint le mouvement fondamentaliste et renié ses idéaux. Il s'avère alors que le docteur Jalal a décidé de changer de camp quand on lui avait refusé une décoration. Il s'est rendu compte de son statut de « bougnoule de service » et a compris que la modernité et les acquis de l'Occident ne résultent que de sa richesse ou de sa position impériale dans le monde.

Seen oppose au diagnostic du docteur Jalal sa conception de l'intellectuel arabe qui se dispute la conscience des peuples de l'islam avec les faux gourous et les fondamentalistes. Il développe l'idée d'un artiste ou scientifique qui est un intellectuel orphelin situé à la lisière des deux civilisations :

[...] nous avons une lourde responsabilité sur les épaules, Jalal. Tout dépend de nous, de toi et moi. Notre victoire est le salut du monde entier. Notre défaite est le chaos. Nous avons un instrument inouï entre les mains : notre double culture. Elle nous permet de savoir de quoi il retourne, où est le tort et où est la raison, où se situe la faille chez les uns et pourquoi il y a un blocage chez les autres. L'Occident est dans le doute. Ses théories, qu'il imposait comme des vérités absolues, s'émiettent dans le souffle des protestations. Longtemps bercé par ses illusions, le voilà qui perd ses repères. D'où la métastase qui a conduit au dialogue de sourds opposant la pseudo-modernité et la pseudo-barbarie²⁷.

Porte-parole de l'écrivain²⁸, Seen apprécie la double culture des intellectuels arabes francophones. Il constate donc que les tensions identitaires ne nuisent pas à la pertinence des artistes, mais contribuent à la compréhension du monde contemporain. Mohammed Seen refuse de choisir un des côtés qui s'affrontent dans le choc des civilisations. Il croit en sa mission d'éclairer les esprits, de faire dialoguer les traditions différentes. Il

26 J. Ziegler, *Nienawiść do Zachodu*, trad. E. Cylwik, Warszawa, Książka i Prasa, 2010, p. 74.

27 Y. Khadra, *Les sirènes de Bagdad*, *op. cit.*, p. 286-287.

28 Le personnage porte le même prénom que son auteur – Mohammed – et l'une de ses répliques est devenue une devise mise en exergue du site officiel de Yasmina Khadra : « N'est jamais seul celui qui marche vers la lumière ».

évoque la modernité des pays du Nord qui se heurte à la barbarie des peuples du Sud tout en soulignant qu'il s'agit de clichés, d'idées reçues.

La modernité et la barbarie sont des mots-clés pour la compréhension du dialogue de Seen avec Jalal. Le progrès et l'émancipation sont liés à la modernité dès l'époque des Lumières dont les représentants ont essayé d'affranchir les peuples des tyrannies politiques et idéologiques. Pourtant, ils se sont confrontés au refus de ceux qui ne voulaient pas participer à l'émancipation soit par convictions personnelles, soit par intérêts politiques ou économiques. Les héritiers des Lumières n'ont pas su abandonner leurs revendications universalistes et ont provoqué une réaction violente des partisans de la tradition. Il s'en suit que l'échec du projet d'émancipation ouvre la voie à la crise de la modernité et au déchaînement de la violence²⁹. Mohammed Seen représente le type du disciple des Lumières qui a le courage de renoncer à l'identité stable et catégorique. Il construit sa propre identité sans provoquer l'agression des représentants de l'autre côté du dialogue. Son attitude prouve la thèse sur l'implication plurielle d'un intellectuel indépendamment du moment historique. Quelle que soit sa nature, le fondamentalisme est un essai de rompre ces liens multiples et d'en choisir un seul au nom d'une idéologie totalitaire³⁰.

Cependant, la force d'un Mohammed Seen est limitée. Il ne dispose pas de soutien des systèmes idéologiques qui s'organisent autour de la modernité et de la réaction antimoderniste. Son mérite est pourtant de souligner que les partisans des Lumières et les fondamentalistes réactionnaires recourent en même temps à la violence, fût-elle symbolique ou réelle. S'il partage l'opinion commune que le savoir est un outil du pouvoir, il en use pour dénoncer les dangers liés à notre époque marquée par les conflits binaires. Il incarne la malédiction de l'intellectuel qui n'appartient nulle part, qui subit les tensions identitaires qui ne sont jamais réduites. « Tu as le cul entre deux chaises, Mohammed. C'est une situation très inconfortable. Nous sommes en plein choc des civilisations »³¹, remarque Jalal. Quoi qu'il en soit, le romancier rejette finalement la conception d'une identité stable pour s'exposer au risque de l'incompréhension.

29 Voir P. Sloterdijk, *Krytyka cynicznego rozumu*, trad. P. Dehnel, Wrocław, Wydawnictwo Naukowe Śląskiej Szkoły Wyższej, 2008.

30 Y. Khadra, *Les sirènes de Bagdad*, op. cit., p. 131-133.

31 *Ibidem*, p. 292.

L'œuvre khadraïenne s'inscrit dans le débat déclenché par Samuel Huntington sur le choc des civilisations. L'idée de Huntington est de proposer un nouveau modèle des relations internationales après la fin de la guerre froide. Il constate l'épuisement du paradigme géopolitique fondé sur la rivalité de deux blocs adverses et en présente un autre basé sur la rivalité des blocs civilisationnels. Le chercheur souligne que l'appartenance à une civilisation devient le facteur d'identité culturelle le plus large dans le monde de l'après-guerre froide³². Le nouvel ordre mondial est construit sur les grandes civilisations qui permettent aux hommes de se définir. Selon Huntington, les sources de conflits entre les nations ont pour origine la culture et non l'idéologie et les facteurs économiques³³. D'où l'importance du substrat religieux qui renforce les oppositions culturelles. Huntington rejette les catégories économiques qui n'expliquent plus les conflits déchirant le monde au tournant des siècles. C'est pourquoi il dévalorise la division de la planète en Nord riche et en Sud pauvre pour développer la conception des huit blocs civilisationnels qui s'affrontent : occidental, slave-orthodoxe, islamique, hindou, confucéen, japonais, latino-américain et africain.

La thèse sur le choc des civilisations a soulevé de nombreuses controverses³⁴. Les critiques ont reproché à Samuel Huntington de sous-estimer le rôle central des États-nations dans les relations internationales. Ils rappellent que les civilisations ne sont pas de véritables acteurs politiques et que les mobiles des conflits n'ont pas changé : les États s'opposent toujours en quête de territoire et de puissance³⁵. Ils soulignent également que la vision des blocs civilisationnels est statique et monolithique. Elle exclue toute interaction créative entre les civilisations qui sont perçues en tant qu'entités isolées³⁶. L'homogénéité des civilisations est mise en doute sur l'exemple de la Chine, de l'Occident et du monde musulman. La Chine est déchirée par des forces contradictoires comme le centralisme communiste, l'économie de marché débridée et les mafias de plus en plus sûres d'elles-mêmes ; l'unité de l'Occident s'avère mythique compte tenu des différences

32 S. Huntington, *Zderzenie cywilizacji i nowy kształt ładu światowego*, trad. H. Jankowska, Warszawa, Wydawnictwo Literackie Muza, 2011, p. 15.

33 *ibidem*, p. 18.

34 Pascal Boniface souligne un certain paradoxe : une thèse contestée a rarement été si largement débattue (P. Boniface, « Le choc des civilisations et le conflit israélo-palestinien », *Revue internationale et stratégique*, 53/2004, p. 13).

35 D. Camroux, « Le choc Huntington », *Études*, 384/1996, p. 739-740.

36 *Ibidem*, p. 742.

entre les Américains et les Européens qui n'appartiennent pas à une seule et même civilisation ; le monde musulman est un terrain de confrontation des intégristes et des modernistes qui nuit à sa mythique cohésion³⁷.

La vision romanesque de Yasmina Khadra confirme cette constatation. La rencontre de Mohammed Seen avec le docteur Jalal prouve que la civilisation musulmane est déchirée par le conflit entre la modernité et l'intégrisme. Le romancier Seen incarne un intellectuel arabe qui brise les frontières entre les blocs civilisationnels et qui met en cause leur étanchéité. Le paradigme basé sur les oppositions culturelles s'avère non opérationnel dans le cas des individus qui ont accepté une identité multiple. Ils assouplissent le schéma binaire et construisent leur propre paradigme fondé sur la liberté et le respect des droits de l'homme.

Même si le substrat idéologique des romans de Yasmina Khadra s'oppose à la thèse du choc des cultures, l'écrivain renoue avec l'une des idées de Samuel Huntington. Le chercheur constate une certaine solidarité des États qui appartiennent à la même civilisation. Dans l'époque de l'après-guerre froide, les pays définissent leurs intérêts grâce aux catégories civilisationnelles : les alliances sont conclues le plus souvent entre les États qui représentent le même bloc culturel³⁸. C'est pourquoi les mauvaises intentions sont attribuées aux pays issus des autres blocs. Le héros des *Sirènes de Bagdad* est transféré de l'Irak au Liban grâce à l'aide du réseau intégriste épris de solidarité arabe. Il apprécie beaucoup le soutien de ses guides. Le héros traverse la Jordanie pour gagner Beyrouth. Son itinéraire est organisé dans le cadre de la fraternité musulmane, renforcée encore par la haine de l'Occident.

Le cycle sur les régions incendiaires du monde contemporain est une étape importante dans la carrière littéraire de Yasmina Khadra. Il s'agit d'une tentative de s'accommoder aux principes politiques du milieu littéraire français tout en dénonçant les failles dans le dispositif idéologique de l'Occident. En tant que tel, il témoigne des tensions identitaires vécues par l'écrivain situé entre deux univers souvent incompatibles. Il souligne aussi une certaine continuité au niveau thématique. N'est-ce pas, en effet, une transposition à l'échelle mondiale du problème de la genèse du terrorisme et du rejet de la civilisation moderne analysé déjà sur l'exemple de l'Algérie de la « décennie noire » dans les romans comme *Les agneaux*

37 A. Fontaine, « Les paradigmes artificiels », *Revue internationale et stratégique*, 41/2001, p. 61.

38 S. Huntington, *Zderzenie...*, *op. cit.*, p. 34.

du Seigneur (1998) et *À quoi rêvent les loups* (1999) ? Il reprend également leur message pessimiste : les individus échouent dans la volonté de préserver leur implication identitaire plurielle et cèdent, moralement et physiquement, aux forces obscurantistes et fondamentalistes.